

La question du divorce : discutée par ces dames

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 27

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

un an 4 fr. 50
 SUISSE six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.

Pour l'étranger, 20 cent.

La question du divorce*discutée par ces dames.*

Les Chambres françaises étant actuellement nanties de la question du divorce, les dames de Molinchart, appartenant à toutes les classes de la société, ont cru devoir s'en occuper. Convoquées à cet effet par Mme Prudhomme, elles se sont rendues dans la grande salle de l'hôtel du *Cheval-Blanc*, gracieusement décorée de fleurs et d'emblèmes matrimoniaux. — A 2 heures, la séance est ouverte et la présidence décernée, par acclamations aiguës, à Mme Prudhomme.

Mme Prudhomme. — Je tiens à honneur, je crois de mon devoir, j'éprouve le besoin de remercier d'abord l'assemblée de la marque de confiance qu'elle vient de me donner. Cette nomination sera le plus beau jour d'une vie que M. Prudhomme a mis tous ses soins à embellir... La question qui nous réunit, mesdames...

Mme Petdeloup, institutrice libre. — Citoyennes ! ...

La vicomtesse de Benjoin. — Fi ! le vilain nom ! nous ne sommes pas ici au club, ma chère !

Mme Prudhomme. — La question qui nous réunit est celle du divorce. En ce moment, cinq cent et quelques hommes, généralement mariés, sont en train de la trancher, sans daigner consulter la partie qui y est le plus intéressée, c'est-à-dire nous ! *(Applaudissements.)*

J'ai pensé qu'il convenait de nous réunir pour affirmer notre droit méconnu, et pour donner un avis qu'on ne nous demande pas, mais qu'on ne pourra se dispenser de prendre en considération, si la gent barbe ne veut s'exposer aux plus dangereuses représailles. Cela dit, j'accorderai la parole à celles d'entre vous qui désireront la prendre.

Une cinquantaine de voix. — Moi ! Je la demande ! Un mot ! Laissez-moi parler !

Mme Petdeloup escalade la tribune. — Citoyennes, je ne veux pas faire un discours. Je laisse ce travers à nos oppresseurs, qui nous traitent de bavardes et qui mettent cent mots où il n'en faudrait que dix. Car, lorsqu'une douzaine d'hommes sont réunis pour une question sérieuse, c'est absolument comme si on réunissait, dans la même cage, une douzaine de perroquets autour d'un seul morceau de sucre. *(Rires d'approbation et petits cris de joie.)*

Madame Petdeloup. — Moi, Dieu merci ! parmi mes défauts — et qui n'a pas les siens ? — la jeunesse est d'ailleurs une excuse...

Voix diverses. — Si on peut dire ! elle a au moins quarante ans !

Madame Petdeloup. — Je n'ai pas celui d'avoir la

langue trop longue. Je hais par-dessus tout les bavardages et les caquets. Et cependant, ce n'est pas pour dire, mais il y a pas mal de dames, et j'entends de dames mariées, de celles qui font le plus leurs renchéries, qui prèteraient aisément à la médisance. Si je voulais dire sur telle ou telle tout ce que je sais, il y en aurait pas mal long. Pas plus tard que hier, par exemple, une dame que je ne nommerai pas, bien que son nom me chatouille les lèvres, disait à l'une de mes amies...

Voix nombreuses. — A la question ! à la question !

Madame Petdeloup. — Ne craignez rien, mesdames, je ne suis pas ici pour faire des potins. Ma discrétion est à toute épreuve. Et l'on peut me confier un secret, on me hâcherait en morceaux plutôt que de me faire consentir à le révéler. C'est au point qu'une fois, ayant appris, sans le vouloir, grands dieux ! qu'une personne de la localité avait commis des actes d'une légèreté inouïe, je me suis bien gardée d'en souffler mot, si ce n'est à cinq ou six de mes plus intimes amies. Comment la chose parvint-elle à la connaissance du mari ? Je l'ignore. Mais ce que je crois affirmer, c'est que je n'y étais pour rien. Oui, les hommes sont plus bavards que nous ! Est-ce à dire que trop d'entre nous ne soient pas affligées d'une loquacité surabondante ? Hélas ! la chose ne peut se nier. Encore si cette loquacité ne s'exerçait que sur des sujets indifférents ou utiles ? Mais, le plus souvent, c'est la médisance, c'est la jalousie qui en font tous les frais.

La vicomtesse de Benjoin. — Mais enfin, madame, où voulez-vous en venir ? Voilà une heure que vous parlez à tort et à travers pour nous expliquer comme quoi vous n'êtes pas bavarde. C'est trop des trois quarts. Parlez sur la question.

Voix nombreuses. — Oui ! oui ! la question !

Madame Petdeloup. — Du moment que madame la vicomtesse de Benjoin se permet de me couper la parole, de crainte peut-être que je ne commette à son égard quelque indiscretion imprudente, je quitte la tribune.

La vicomtesse. — Je demande la parole pour un fait personnel.

Madame Prudhomme. — Je vous la concède.

La vicomtesse. — Madame Petdeloup, que je n'ai pas l'honneur de connaître, parce qu'elle n'est pas de ma société...

Quelques bourgeoises. — Eh ! dites donc, madame, notre monde vaut bien le vôtre !

La vicomtesse. — ... s'est permis d'insinuer contre moi une de ces petites perfidies dont elle est coutumière. Je l'invite formellement à s'expliquer.

Voix nombreuses. — Oui, qu'elle s'explique! — Non, ne répondez pas! — C'est une horreur! — A la question!

Madame Prudhomme, agitant sa sonnette. — Le débat s'égare. Je rappelle qu'il s'agit ici du divorce, et non d'autre chose.

Madame veuve Berlingot, d'une voix trainante. — Chacun sait que mon pauvre mari — cher Auguste, où es-tu? — n'eut jamais un seul jour à se plaindre de moi. Il est mort; je lui ai toujours gardé un culte fidèle.

Madame Vipérin, bas à sa voisine. — Je crois bien! personne n'en veut!

Madame veuve Berlingot. — Mais je suis veuve et par conséquent tout à fait désintéressée dans la question. Le divorce, hélas! c'est la mort qui l'a prononcé entre lui et moi.

Madame Poissart. — Qu'équ'ça nous fait, tout ça! C'est des giries de sentiment. Moi, je suis pour le divorce, parce que, quand un mari vous embête, hé bien! il faut que sa femme ait le droit de le flanquer là.

Madame la vicomtesse. — Dieu! quelles expressions! quel langage! (*Respirant des sels*): Je vais avoir mes nerfs.

Madame Poissart. — Madame la noblesse a beau faire ses simagrées là-bas, moi, je dis que c'est comme ça, et que le divorce est une bonne chose. Là.

Madame la vicomtesse. — Mais la religion nous le défend.

Madame Petdeloup. — C'est juste. Madame la vicomtesse a consulté son confesseur. Mais si elle avait demandé le goût de son mari....

Madame la vicomtesse. — Insolente!

Madame Vipérin. — Taisez-vous donc! Vous ne voyez pas ces dames du grand monde qui agitent leurs éventails.

Madame Poissart. — Avec ça quelles ont besoin de faire leurs bégueules. Comme si on ne savait pas que c'est encore dans leur monde qu'on voit le plus de vilaines affaires.

Madame la vicomtesse. — Je proteste contre ces outrages.

Madame Mitoufflard. — Mon Dieu! mon Dieu! ne nous disputons pas! Si nous nous mettons à vouloir nous dire nos quatre vérités, il n'y aura plus moyen d'y tenir.

Madame Gorgeauné. — Ce que je vois de plus clair dans le divorce, c'est qu'il retiendra nos maris dans le devoir. Le jour où ils sauront que nous pouvons les abandonner, je suis sûre qu'ils mettront de l'eau dans leur vin. Ce qui fait leur force aujourd'hui, c'est qu'ils ont beau faire les cent-dix-neuf coups, ils sont du moins assurés de nous tenir toujours en leur pouvoir.

Madame Vipérin. — Parlez pour vous, madame Gorgeauné. Moi, mon mari ne me tient pas; c'est moi qui le mène, je m'en vante. Aussi, je suis partisan du divorce, parce que si je vois que le vieux se càbre, crac! je le lâche.

Madame Prudhomme. — Les oratrices perdent de vue le côté élevé de la question. Je les convie à y revenir.

Madame la vicomtesse. — Le côté élevé de la question, c'est les considérations du monde, les devoirs

d'une femme comme il faut, la délicatesse, le bon goût, le tact...

Madame Poissart. — As-tu fini? Avec ça que je m'amuserais à mettre des gants jusqu'au coude, si mon pendarde de mari m'en faisait voir!

Madame Petdeloup. — En fait de bon goût, d'ailleurs, il n'y a qu'à regarder la toilette de madame la vicomtesse, pour constater qu'elle est l'arbitre de l'élégance.

Madame la vicomtesse. — Il est vrai que je ne porte pas des robes à trente-cinq sous le mètre, et que mes chapeaux viennent de Paris. Mais je ne vois pas ce que ces questions de toilette peuvent faire ici.

Madame Vipérin. — J'en sue! Ça n'a pas de quoi manger, et ça porte des six cents francs d'affaires sur le corps.

Bruit de conversations particulières très animées. — Oui, ma chère, figurez-vous qu'elle est venue me voir. — Elle a eu ce toupet? — Elle l'a eu. Alors, je lui ait dit comme ça... — Que fait donc M. Aristide, qui est toujours fourré chez cette grande sèche qui est là-bas dans le coin? — Ce qu'il y fait? . . .

. — Ha! ha! ha! hi! hi! hi! pas possible? — Comme je vous le dis. — Moi, j'en ai pris huit mètres grande largeur. Croyez-vous que ce soit assez? Ma tailleuse m'a dit qu'en mettant un volant dans le bas, et en échancrant fortement...

Le bruit de ces conversations va grandissant et dégénère en véritable brouhaha. Madame Prudhomme agit en vain sa sonnette. Les langues sont débridées et trottent chacune de son côté, au hasard de la chevauchée.

La question du divorce? Elle est bien loin, si elle court toujours! les dames ont oublié qu'elles ne sont venues que pour cela, et le bavardage féminin a repris ses droits.

Six heures sonnent. Madame Prudhomme, qui est le modèle des femmes d'intérieur, s'écrie: Ah! mon Dieu! Joseph va rentrer! Et le couvert ne sera pas mis! Je me sauve!

C'est le signal de la débandade.

(*Le Don-Quichotte*).

Cris de Paris.

On entend par *cris de Paris*, ces appels modulés par lesquels les petits marchands ambulants crient dans les rues leur industrie et font valoir les objets qu'ils s'en vont débitant en plein air. Ces cris sont si nombreux, si divers et parfois tellement bizarres, qu'il faut l'oreille exercée de la ménagère parisienne pour ne point s'y tromper. Quant à l'étranger, il ne comprend absolument rien, le plus souvent, à ces exclamations fantaisistes, à ces cris perçants, à ces hurlements lugubres, à ces bêlements, coassements, glapissements, grognements, beuglements, miaulements, piaulements, roucoulements et mugissements; à ces onomatopées ou joyeuses ou lugubres, allant de la tonique à l'octave, tantôt basses, tantôt élevées, tantôt graves, tantôt aiguës, dont s'accompagnent marchandes de plaisir et porteurs d'eau, vitriers, brocanteurs, maraichers, étameurs de casseroles, repasseurs de couteaux, raccommodeurs de fayence, carrelers de souliers, fontainiers, lunetiers, marchands de bric-à-brac et brelandiniers de toute sorte.

Cinq heures du matin sonnent.

Madame Pipelet ouvre le carreau de sa loge et sort ses serins; c'est son premier devoir. Aussitôt une voix dolente lui annonce: *Du mouron pou... les p'tits... zoiseaux*, Mais la veille le locataire du cinquième est rentré gris;